

# JACQUELINE BARRETTE OU LE RIRE AU FEMININ

*Nadia Ghalem*

*In this article, Jacqueline Barrette, a humorist, reflects on her work, and discusses the difficulties faced by women attempting to put their particular views and values to the fore of their creation as humorists. She looks at the work of other Québécois humorists, their relationship with their history, as well as with their gender-based experience.*

Elle décrit des personnages absurdes, presque tragiques. Il lui arrive parfois de leur prêter son visage, sa voix. Elle parle de son métier avec gravité: "L'humour nous permet de dire des choses inacceptables... Tous autant que nous sommes, on a cette peur du ridicule. En inventant un personnage naïf, les humoristes peuvent se permettre de "pousser" une situation à son maximum. Par le comique, ils font éclater une plus-que vérité."

"Tout ce que les gens n'osent pas dire pour des raisons morales, des raisons de bienséance..."

L'humour, c'est très sérieux, nous parlons sans rire des accès de colère qui peuvent se déguiser en charge humoristique, de l'agressivité cachée derrière l'humour.

Le regard de Jacqueline Barrette se fait plus bleu, plus profond lorsqu'elle parle de ses personnages, son incapacité de s'en dissocier, même quand ils sont parfaitement détestables.

"Écrire des textes drôles permet une sorte de strip-tease, en toute lucidité." Elle me raconte ses trois ans de "presqu'absence", de son repli sur elle-même pendant cette période, qui lui a permis dit-elle "de me pencher plus sérieusement sur les choses que j'avais déjà faites et qui contenaient tel ou tel élément que je n'aurais pas forcément envie de redire maintenant. C'est devenu une réflexion sur l'humilité. Je ne conçois pas mon rôle d'humoriste comme un engagement social, je ne vois pas ça comme une démarche spécifique pour changer les choses ou les gens. C'est sûr que la plus grande



Cartoon by Christine Roche

joie au monde, pour moi, c'est de faire rire, de provoquer cette espèce de feu d'artifice, de communion qu'est le rire."

Lorsque nous abordons la question de l'interprétation, à savoir s'il est plus facile d'interpréter un personnage ou de l'écrire et de le faire jouer par d'autres, la réponse fuse:

"C'est plus facile de faire jouer ses textes, bien sûr, quand on écrit pour les autres, on est moins stressé. Moi, je suis une peureuse. Plus j'attends, par exemple, plus j'ai peur de retourner sur scène. C'est un paradoxe. J'ai le goût de retourner sur scène et, en même temps, j'ai envie de rester cachée. Je me sens très vulnérable, "en dentelle". Surtout depuis que j'ai commencé à m'interroger moi-même pour essayer de me comprendre. L'exhibitionisme de l'acteur, c'est un acte d'amour. L'amour pour un public qui est tout puissant; curieuse démarche... on a peur, et on se met à nu. Mais quand le public réagit, quand il rit, c'est comme s'il disait "moi aussi". C'est cette sorte d'échange qui nous fait répéter la montée sur scène.

Pourtant Jacqueline Barrette projette une image de femme forte...

- Oui?... ça n'exclut pas une certaine

souffrance.

- Comme?

- Comme le manque de lucidité... l'humour, c'est une sorte de meurtre, c'est aussi une vraie joie. Cependant, si on analyse la situation de notre monde d'aujourd'hui, personne n'aurait envie de rire vraiment. Alors l'humour, c'est une sorte d'oxygène, j'ai entendu une très belle définition de l'humour, c'est dit-on la politesse du désespoir.

"En tant que femme, il y a des situations que j'ai envie de dénoncer. Je le fais à travers mes personnages."

"La libération des femmes... J'ai des nouvelles pour elles: Il y eut une sorte de cri qui a été lancé dans la colère et le désordre. S'il n'y avait pas eu ce cri, principalement de la part des féministes radicales (qu'on renie aujourd'hui), il n'y aurait pas eu de prise de conscience. Je suis loin de penser que les changements sont faits. On est encore en train de tituber. Porter des siècles d'aliénation, dans le "show business" comme ailleurs, on a une situation spécifique à vivre; avoir un moi plus solide, vivre avec la réponse des hommes, les critiques des femmes."

"Il faudrait qu'il y ait de plus en plus de femmes humoristes."

"Je mets en scène des femmes aliénées, mais on ne peut pas me taxer d'anti-féminisme. Ce qui me surprend, c'est l'isolement, je connais beaucoup de femmes jeunes, belles, intelligentes, compétentes, qui sont des femmes seules... Je trouve qu'on vit un moment de l'histoire, vraiment tragique pour les femmes. On a à jouer un rôle quand au questionnement en ce qui concerne nos valeurs, nos rapports avec les hommes. Le prix à payer est épouvantable: ne pas avoir de compagnon."

"Ce besoin de compagnon reste frustré parce que là où on en est arrivées dans notre questionnement, il n'y a pas beaucoup de gars."

"Je pense que c'est Benoîte Groult qui a dit qu'il y a un homme sur dix capable de faire ce genre de cheminement, ce qui fait qu'au bout du compte, il reste neuf femmes seules... Écrire et faire de l'humour, c'est une sorte de réponse... Il y a

là une tristesse, un questionnement profond qui nécessite parfois, certains replis sur soi."

"Il y a maintenant des choses que j'ai envie de faire. Ma dernière pièce est à la fois drôle et profondément dramatique. Tout cela prend ses racines dans la solitude."

- Le féminisme?

- Les remises en question se sont faites chez une minorité de femmes... Elles sont devenues marginales avec colère. La seule révolution à laquelle, moi, personnellement je crois maintenant, c'est la révolution individuelle. Certaines femmes ont cherché une sorte de sororité. Elles ne l'ont pas trouvée. Mais on ne peut plus nier que la montée féministe nous a ébranlées dans nos valeurs, notre type de fonctionnement. C'est comme le mouvement écologiste entre autres, ce genre de mouvements nous font sentir qu'on n'est pas forcément bien.

"En tant qu'humoriste, je n'avais pas vu certaines de ces choses là, par peur, par pudeur, ça se fait maintenant, par à-coups. Ce qui est important finalement, c'est que je trouve autour de moi et dans cette solitude que je vis, de vraies soeurs, avec lesquelles le partage est absolument nécessaire, parce qu'on a besoin des autres..."

"Nous avons eu besoin de courage pour remettre les choses en question, et je ne suis pas certaine du tout que si j'avais été mariée, si j'avais eu deux ou trois enfants, que j'aurais eu la force et la disponibilité de faire le même chemin. Ce qu'il y a de cruel, par contre, c'est le fait de ne pas connaître la maternité, c'est un prix bien trop élevé. Nous avons eu à payer pour que les femmes ne se fassent plus dire: "Madame, vous ne jouissez pas de la bonne manière, vous êtes une crétine..." Toute la litanie, finalement qui consistait à dicter aux femmes leur conduite. Cette dictature imposée au corps des femmes."

"Il aurait fallu avoir plus de femmes comme Lise Payette, celle qui décrit dans "Le pouvoir? Connais pas," les contraintes qui la poussent quasiment à se trahir elle-même pour survivre."

"C'est pour cela que je me sens un peu privilégiée en tant qu'artiste, parce que le pouvoir, dans mon cas, c'est moi qui l'ai."

"George Sand, Virginia Woolf et tant de femmes-artistes ont été confrontées à la révolution individuelle, elles ont dû faire des sacrifices. Renoncer à la maternité, par exemple, comme l'a fait Simone De Beauvoir."

"C'est dur de se dire qu'on ne veut pas

être la répétition de sa mère, qu'on veut aller au bout de sa créativité..."

Jacqueline Barrette se lance dans cette façon particulière qu'elle a de monologuer, elle n'attend même plus mes questions, avec gravité, elle réfléchit tout haut, nous nous rendons compte que nous avons à parler d'humour et de son métier d'humoriste, et la conversation a insensiblement bifurqué vers le féminisme, l'art, les femmes...

- Si moi je n'avais pas l'humour dans ma vie, poursuit-elle, je ne sais pas... c'est tellement important, essentiel. J'ai le sentiment que l'humour, c'est ce qu'il y a de plus puissant pour nous faire endurer les absurdités de la vie. L'humour, c'est finalement quand ta tête frappe le plafond et que tu te poses les mêmes questions que Gauguin: Qui sommes-nous? Ou allons-nous? On a toutes des limites en nous; quand on ne comprend plus rien, l'humour, c'est ce qui fait qu'on continue malgré tout. Il y a des questions qui ne trouvent jamais leurs réponses et le fait d'en rire... C'est une façon de reprendre son souffle pour pouvoir continuer et aller plus loin avec des questions qui sont des sortes de réponses."

Je lui fais remarquer qu'elle parle d'humour comme certains mystiques parlent de la foi, la réponse fuse:

- Non, la religion m'est inaccessible, quand je vois la misère et la détresse des enfants dans le monde... Mais j'ai une sorte de foi quand-même, la force, l'élan de vie en moi, la magie d'un discours... Le partage de l'humour, ça, ça m'est accessible. À la limite, je croirais à la réincarnation parce que ce serait une forme de justice. Finalement, je m'attache d'une certaine façon aux choses qui sont à ma portée, aux choses que je peux vraiment décoder.

"Si on essaie de définir l'humour québécois, c'est américain plus qu'euro-péen. De toute façon la couleur humoristique d'un peuple est définie par sa situation. Souvent c'est dans la tragédie de notre histoire que s'articulent les meilleures gaffes et que vivent les meilleurs personnages... C'est peut-être là qu'il faut chercher les couleurs de notre humour. Cela s'attache davantage aux situations qu'aux jeux de mots. Ça tient à notre type d'émotivité plus qu'à nos difficultés linguistiques."

"Même si j'aime Raymond Devos, je trouve qu'Yvon Deschamps provoque des émotions différentes chez moi. Il y a beaucoup de puissance dans ce qu'il nous présente, on pourrait dire qu'il y a confusion entre l'histoire d'un peuple et celle d'un individu. Je crois qu'on est un peuple très "gypsy". Quand notre coeur

s'ouvre, c'est la débâcle, on n'est pas parcimonieux, je peux même dire que nous sommes un peuple généreux."

"D'un autre côté, Sol est plus notre côté français, il se bute aux mots et les fait éclater. Avec Ding et Dong, on est plus américain, comme quand on est sur la glace, on patine, on tombe, on se relève et ça continue."

"Je peux dire de toute façon que, avant tout, c'est Clémence Desrochers qui a provoqué un choc chez moi, j'ai appris son premier disque par coeur. Un peu comme s'il y avait des âges dans l'humour féminin, il a une histoire avec Juliette Pétrie, Rose Ouellette, La Bolduc qui étaient des chantes du Québec et puis Clémence Desrochers finalement qui se base vraiment sur la structure affective des femmes."

"Clémence a commencé à évoluer parmi les hommes du milieu artistique qui étaient peut-être évolués mais n'en charriaient pas moins des centaines d'années de stéréotypes."

"À mon avis Clémence Desrochers n'a jamais été reconnue à sa juste mesure... Quand on pense aux audaces et à la tendresse qu'elle a pu exprimer. Sa gloire tardive pourrait s'associer au moment de l'évolution des femmes. Mon personnage de Gisèle, c'est celui qui fait rire le plus, c'est une femme aliénée, exploitée..."

"Mes personnages sont aliénés, on peut dire que l'humour, c'est la lucidité et la lucidité, c'est la plus difficile des ivresses. Cela veut dire qu'on peut se jouer des tours, quand on analyse les textes que l'on porte en soi, on s'y égratigne, on n'est pas protégée par le mythe de l'inspiration comme d'autres créateurs. Tout ce qu'on écrit est filtré dans notre chair..."

Jacqueline Barrette se détourne vers la fenêtre qui donne sur le Mont-Royal, tout cet espace à portée de regard, c'est peut-être la perspective de fuite devant toutes les aliénations, les lucidités, les personnages absurdes qui font rire.

Avant de clore l'entretien, nous comparons l'humour et la poésie, cette façon de jeter des mots par-dessus le désespoir, de traduire de façon émotive, l'absurdité de la vie...

Triste Jacqueline Barrette?

Peut-être simplement douloureusement lucide.

---

*Nadia Ghalem est journaliste pigiste-écrivaine auteure de L'oiseau de fer et Les jardins de cristal.*